

Yann a conduit de Marseille à Nantes en passant par les nationales et quelques départementales, histoire d'éviter les caméras de surveillance aux péages d'autoroute ou celles des stations-service.

Arrivé à Nantes, il négocie la vente de son SUV BMW X3 dans le quartier de Dervallières-Zola.

Mal vendu, bien sûr, à peine la moitié de sa valeur, mais avec la certitude qu'il sera parfaitement maquillé avant de trouver acquéreur d'ici une semaine en Roumanie ou en Pologne. Un indice de moins pour remonter jusqu'à lui. Et puis, les acheteurs de quartier payent en liquide. Pratique et sans traces.

Il prend ensuite le car jusqu'à Bouin, en Vendée, et de là, part à pied vers la maison de son oncle située en plein milieu du marais. Deux bonnes heures de marche.

Yann pense qu'il faut avoir une vie intérieure plutôt riche pour vivre dans le marais vendéen. C'est une contrée sans relief, un plat pays qui s'étend à l'infini, une succession de prairies sans arbres, quelques rares bosquets, un labyrinthe de marais, de canaux et d'étiers, et pour peu que le ciel soit bas, ce paysage donnerait de l'herpès au plus optimiste des candides.

On se dit que ce n'est pas possible de venir habiter dans ce vide dont le relief sur des dizaines de milliers d'hectares varie entre le dessous du niveau de la mer et un maximum de deux

mètres. Et pourtant, dans cette immensité plate, dans cette métaphysique de la déprime, des hommes ont trouvé la force de vivre, de construire des maisons, dont quelques-unes des plus anciennes, poétiquement appelées « bourrines », ponctuent de leur seul toit de chaume cette morne plaine. On pourrait penser que les habitants, pour se réchauffer l'âme, auraient l'idée de se regrouper en hameaux, mais c'est sans compter avec le caractère ombrageux de l'autochtone, appelé maraîchin.

Le maraîchin vit seul ou en famille, à l'écart des autres maraîchins. Sa maison est la plupart du temps séparée de celle de son plus proche voisin par deux kilomètres au minimum. Son caractère naturellement méfiant l'empêche de se regrouper en communauté, tout du moins en semaine.

Le dimanche fait exception. Le dimanche, la grande affaire reste la messe, et surtout l'après-messe. À la sortie de l'église de Beauvoir ou de Sallertaine, on se retrouve, on cause, on va au café s'hydrater de quelques muscadets, on achète le strict nécessaire au marché, on louche sur une maraîchine qui pourrait faire un parti, bref, on se prend une bonne claque de sociabilité. C'est violent, cela fait tourner la tête, cela vous donne rapidement l'envie de retrouver pour le reste de la semaine sa maison isolée.

Le marais vendéen et sa faune humaine ne sont pas la tasse de thé de Yann, cependant, cette contrée plate à l'infini offre un gros avantage : on voit venir l'ennemi de loin et cela laisse largement le temps de sortir le fusil.

C'est en tout cas ce qu'il est précisément en train de se dire en se dirigeant à pied vers la demeure de son oncle, une bourrine à l'origine qu'il a modernisée et beaucoup agrandie, et à laquelle on parvient par un chemin long d'un kilomètre

après avoir quitté la route qui va de Bouin au Bois-de-Céné.

Il sait que le vieil enfoiré ne sera pas ravi de le voir, mais Yann en a cure, il a les arguments pour imposer sa présence. Que cela lui plaise ou non, l'oncle devra lui offrir le gîte et le couvert en ce lieu tellement isolé que les hommes de Dragomir, tous mafieux qu'ils sont, ne viendront pas lui faire la peau.

Le tonton, Yann va lui rappeler leur dernière rencontre il y a une vingtaine d'années, quand il était encore gamin en vacances chez lui et qu'il l'a obligé à lui faire des trucs pas très cathos. Peut-être même qu'il n'aura pas besoin de lui en parler, qu'il comprendra de lui-même qu'il a intérêt à l'accepter sans poser de questions.

Il est encore à quelques centaines de mètres de la maison qu'un chien donne l'alarme en aboyant comme un malade. Bon, c'est agaçant, mais le fait est que la vigilance canine peut être un atout supplémentaire. Tout humain qui approche est donc repéré de loin, ce n'est pas plus mal quand on redoute certaines visites.

Quelques minutes plus tard, le voilà devant la propriété. L'oncle est sur le pas de sa porte. Apparemment, il ne l'a pas encore reconnu et se contente pour l'instant de gueuler après le chien pour le faire taire.

Ce n'est qu'une fois les derniers mètres franchis qu'il le remet. L'expression de son visage passe de la stupéfaction à l'embarras. Yann y voit aussi de la peur. Peut-être se dit-il qu'il vient, vingt ans après ses petites saloperies, lui régler son compte. Le kaléidoscope de ses états d'âme successifs lui est un vrai régal.

— Merde, Yann, c'est toi ?...

— C'est moi, oncle Marcel.

— C'est toi ?...

Yann coupe court à ce riche dialogue en rentrant d'autorité dans la baraque pour y poser son bagage. Il l'a pour ainsi dire poussé sur le côté pour franchir le seuil. Voilà, c'est fait, le rapport de force est d'emblée limpide, il est maître chez lui.

De toute façon, l'oncle, physiquement, ne fait plus le poids, car même s'il est encore assez bien conservé pour son âge, il ne peut concurrencer la trentaine rugissante de Yann.

— Fais chaud... Tu nous offres une bière ?

Tandis que tonton Marcel s'affaire dans la cuisine, Yann s'assoit sur le canapé de la salle de séjour et contemple les lieux. Même si l'ameublement est ringard à souhait, l'ensemble est plutôt propre pour un foyer de vieux célibataire. C'est propre et triste, et le chien qui les a suivis à l'intérieur semble aussi de cet avis. Il se couche sur le tapis avec un profond soupir de résignation. Lui non plus ne doit pas être tout jeune.

Sur une table basse, dans une cage, un petit rat blanc tourne dans une roue.

L'oncle revient avec les bières.

— Et ton chien, il s'appelle comment ?

— Le chien.

— Oui, le chien, il s'appelle comment ?

— Le chien. Il s'appelle le chien, c'est tout.

— Bah dis donc, quelle imagination. Et ton rat blanc, tu l'appelles Ratatouille ?

— Non, lui, c'est Cornichon.

— Cornichon ! Comme c'est mignon !...

Il contemple l'oncle Marcel et se distrait de son malaise et de ses regards furtifs. Il n'ose pas lui demander ce qu'il est venu faire chez lui et Yann le laisse mijoter dans un embarras

crainitif. Et dire qu'il l'impressionnait lorsqu'il était même, et que somme toute, il l'avait bien aimé pourtant, jusqu'à ce fameux soir, avant qu'il ne pose ses pattes sur lui et qu'il lui demande des trucs dégueulasses et incompréhensibles dans sa tête de même. Il l'avait bien aimé tant qu'il lui apprenait le marais, sa flore et sa faune. L'approche tout en ruse des hérons méfiants, des aigrettes, des avocettes, des huîtres, des courlis et des bernaches. La pêche aux grenouilles, la pêche aux anguilles et aux civelles.

Yann n'aimait pas les paysages monotones du marais ni ses habitants, ces ploucs rougeauds de culs bénis hypocrites, mais il doit reconnaître qu'il avait adoré jouer les petits trappeurs avec tonton Marcel.

— Tu chasses toujours le ragondin ? lui demande-t-il soudain.

— Euh, oui...

— Et toujours de la même manière ? Une cage en fer qui sert de piège ?

— Ben oui...

— Et pour les tuer, tu jettes toujours la cage dans l'eau, une dizaine de minutes, le temps qu'ils se noient ? C'est cruel, non ? Tu ne trouves pas ? Prisonniers d'une cage sous l'eau, la panique... Les poumons en feu, l'eau qui envahit comme une déchirure...

L'oncle n'ose pas répondre. Yann peut sentir la mécanique de son cerveau se mettre en branle. Est-ce la mort que son neveu lui réserve, vingt ans après les faits ? Ses mains tremblent, puis il se lâche enfin et relève la tête vers Yann, les yeux larmoyants...

— Pardon... Je te demande pardon... J'ai été un salaud, je

ne sais pas ce qui m'a pris, pardonne-moi, je t'en prie...

— Ta gueule ! Je ne veux pas t'entendre. Plus jamais sur ce sujet, ou je te tue.

L'oncle est surpris, ne sait plus quoi dire. Alors pourquoi Yann est-il revenu sur les lieux du crime s'il ne veut pas en entendre parler ? Il ne comprend pas. Yann enfonce le clou en entrouvrant son blouson, histoire que l'autre voie son holster et la crosse de son flingue qui dépasse.

— C'est bien compris ? Si tu reparles de ça, si t'essayes une seule fois encore de te justifier ou de te faire pardonner, je te bute ! Le chien et Cornichon se retrouvent orphelins direct !... Juré.

L'oncle est pétrifié, regard en plein saisissement, bouche ouverte. Yann continue sur sa lancée, maintenant qu'on en est aux choses sérieuses.

— Je vais squatter ici quelques semaines, le temps que certaines choses se tassent. Je resterai dans la maison ou juste aux environs. Je n'irai pas en ville, et toi, quand tu t'y rendras pour faire des courses et autres choses, tu ne dois jamais parler de moi, révéler ma présence à qui que ce soit. Si j'apprends ou devine que tu n'as pas tenu parole, je te jure que je te déraille comme tu ne l'as jamais été. Compris ?

— Compris, fait l'oncle, plus effaré que jamais.